

## Résumé du mémoire d'habilitation à diriger les recherches

Etienne Damome

EA 4426 MICA, ISIC/UFR STC

### **La radio en partage. Contribution à la compréhension des processus de construction communautaire autour des médias. Exemple des communautés radiophoniques en Afrique subsaharienne**

L'interrogation principale traversant mon questionnement est de savoir quels facteurs favorisent l'émergence de collectifs d'auditeurs engagés autour d'une station radiophonique. En d'autres mots, qu'est-ce qui fait que l'expérience radiophonique construit du lien ? Sous quelles conditions une station de radio spécifique devient un véritable lieu d'identification symbolique dans lequel se reconnaîtraient des individus faisant partie de ses auditeurs ? A quoi répond et par quoi est suscité ce besoin de militer dans une association d'auditeurs ? Comment comprendre et interpréter la constitution d'associations formelles et informelles *radiophores* (*phoros* : littéralement portant le nom de la radio) et *radiophiles* ? Où les publics trouvent-ils le ressort de leur engagement autour des radios ?

Cette interrogation porte sur des collectifs d'auditeurs qui se forment autour des radios de toutes les catégories et de tous les secteurs en Afrique subsaharienne. Ces groupes qui se comptent par milliers s'attribuent divers noms : « Famille de », « Amis de », « Graine », « fan-club », « groupe d'amis », etc.. Leurs fonctionnements font apparaître clairement des caractéristiques communautaires voire communautaristes. J'ai par conséquent résolu de les appeler communautés radiophoniques. Ce sont en effet des entités sociales, résultats de la cristallisation d'interactions multiples et fréquentes dans le cadre de la participation à une station radiophonique ou à une émission. Ce peut être une poignée d'auditeurs fidèles ou un grand nombre de participants enthousiastes à l'idée de partager une expérience médiatique faite de pratiques radiophoniques, d'amitiés, d'efforts collectifs, d'entraides mutuelles au quotidien et de militantisme associatif. La fréquence des interactions communicationnelles et sociales génère une identité partagée, un sentiment d'attachement mutuel, des pratiques communes, des habitudes et des normes.

Ces collectifs d'auditeurs produisent de nombreuses manifestations dans l'espace public citoyen : rassemblements et manifestations dans les quartiers, regroupements à la maison de la radio pour empêcher qu'elle ne soit fermée, envois de courriers au siège des instances de régulation des médias pour le retour d'une émission suspendue, actions de prosélytisme en vue de recruter de nouveaux auditeurs pour la radio ou de nouveaux membres pour le collectif, gestion de projets de développement local, etc. Mais leurs actions sont encore plus manifestes dans l'espace public médiatique et dans le cyber espace : interactivité radiophonique, participation aux débats publics, co-construction de contenus et de sens médiatiques et, parfois, participation à la gestion de structures médiatiques.

Ce phénomène de construction communautaire semble déterminé par deux facteurs principaux complémentaires. Premier facteur : le modèle populaire, interactif, engageant et participatif de la radio africaine. Par son appropriation locale, la radio africaine semble faite pour susciter la participation et l'engagement de ses publics. Un des derniers textes de Tudesq (2009) a été consacré à cette dimension de la radio africaine. Et il estimait que « si la mondialisation accentue souvent sur les médias africains l'emprise des modèles extérieurs à l'Afrique, les radios de proximité présentent un modèle et même le principal modèle d'appropriation africaine d'un média » (p. 9). Il ne s'agit pas d'un modèle uniforme, tant la diversité des sociétés africaines met en garde contre toute généralisation hâtive : traditions ancestrales et religieuses, facteurs historiques, environnement climatique, situations géographiques donnent des physionomies différentes. Nous ne pouvons

séparer les médias des sociétés dans lesquelles ils se diffusent. Ils ne forment pas un système autonome, mais participent à la fois aux systèmes politique, économique et culturel qui sont aussi influencés par des modèles extérieurs. La radiodiffusion en Afrique s'institue donc d'emblée dans un contexte particulier qui va expliquer sa popularité et son importance. Ce qu'elle est devenue expliquera à son tour en partie l'émergence des dynamiques sociales que j'essaie d'analyser.

Dans le même ordre d'idées, des groupes émergent à l'ombre des radios parce que se crée une proximité qui induit à son tour un rapprochement presque naturel de la radio par l'auditeur. La radio africaine engendre de la communauté. Dès son introduction, en effet, la radio a été identifiée comme un moyen efficace d'éducation populaire, de changement social et de développement. Depuis lors, la radio, quel que soit le secteur auquel elle appartient, est appelée à remplir une mission de contribution au développement local et national. Or, sans participation des populations, aucun projet ne peut réussir et durer assez longtemps pour soutenir le changement social. La mise en œuvre de cette potentialité est donc passée par la constitution de groupes témoins devenus par la suite des relais de la politique d'éducation publique par la radio. Les radio-clubs et autres associations formées autour de ce média remplissaient déjà entre les années 1970 et 2000 la plupart de ces fonctions. C'est également pour cette raison que des formes de « radiorales » ou forums radiophoniques ont été développés partout sur le continent, que des radio-clubs et des groupes d'écoute communautaires ont été voulus par les radios publiques avec l'accord d'institutions gouvernementales ou non gouvernementales dès les années 1960. C'est enfin pour la même raison que ces groupes font *florès* depuis l'émergence des radios du tiers secteur. Leurs activités étaient une affirmation solennelle de la place de la participation médiatique et donc de la réception dans la construction du contenu comme du sens médiatique. Ces communautés pré-numériques subsistent. Elles sont constituées en grande partie par des adultes encore attachés à l'écoute de la radio à travers le transistor ou passés à sa réception via Internet et le téléphone mobile, mais avec la particularité que les interactions se déroulent en présentiel et dans les limites imposées par la participation aux activités de l'association. Les communautés de jeunes formées grâce à des pratiques numériques de consommation des médias jouent, en revanche, sur deux sphères qui se superposent : la vie réelle avec des interactions entre gens qui se connaissent, fréquentent les mêmes écoles, se partagent les crédits téléphoniques et de connexion Internet, et la vie virtuelle impliquant cette fois-ci une communauté plus nombreuse fréquentée à travers les forums ou les réseaux sociaux. Virtuel et présentiel se compénètrent au point que l'on pourrait parler d'une hybridité de modes de sociabilité entendue ici comme relations aux autres (Forse, 1991). Nous sommes donc au-delà d'une simple hybridé de modes de communication (Jouët, 1992). Nous constatons aussi que, tant dans le cas des communautés pré-numériques que dans celui des communautés de juvéniles, les interactions débordent le simple rapport au média pour intégrer les rapports interpersonnels au sein du groupe et les interactions intercommunautaires dans lesquelles le rapport au média n'est plus, en quelque sorte, qu'un prétexte.

Deuxième facteur : le contexte social et culturel local marqué par un bouillonnement communautaire : émotions et passions collectives sont observables autour de phénomènes religieux, sociaux, sportifs, citoyens, etc. La constitution de collectifs d'auditeurs engagés participe d'un mouvement d'ensemble allant à rebours de la mondialisation et qui engendre la culture du local, de l'entre soi et de la solidarité. Historiquement, la formation des collectifs d'auditeurs est contemporaine de l'émergence de la société civile et de la résurgence du mouvement associatif. Emotions et passions collectives autour de phénomènes religieux, sociaux, sportifs, citoyens, médiatiques, etc., ont fait leur apparition au début des années 1990 pour faire écho à la liberté de regroupement et d'association retrouvée après près de trente années d'empêchement. Or cet élan de militantisme a été d'emblée communautaire, en ce sens où il a favorisé le développement des liens forts au détriment des liens faibles, substitué le local au global et réduit les marges de la dimension totalisante et rationnelle de la société.

Ce mouvement repose sur une culture communautaire et un besoin de lien social que le centralisme étatique et la civilisation de l'individu apportée par le modernisme n'ont pas fait reculer. Il participe d'un mouvement d'ensemble allant à rebours de la mondialisation et qui engendre la culture du local, de l'entre soi et de la solidarité. Même si nous pouvons théoriser l'individu en Afrique (Copans (1998 ; D'Almeida-Topor, 2006 ; Janin, 2006 ; Courade, 2006 ; Calvès et Marcoux, 2008,) et le décrire (Marie, 1999), le processus d'individualisation en cours dans les villes africaines atteste de la permanence de la communauté. Cette dernière repose sur une culture qui intronise encore le lien social. Le réflexe communautaire est encore partout (Adjamagbo, 1997 ; Antoine Bocquier, Fall, Guisse et Nanitelamio, 1995 ; Eloundou, 1992 ; Ndbembou, 2006 ; Obenga, 2008).

Ce sont là les deux hypothèses principales de travail autour desquelles se dévide la réflexion. Le projet mobilise plusieurs approches théoriques qu'il tente à plusieurs reprises de croiser, ce qui en fait un projet interdisciplinaire caractéristique des travaux en Sciences de l'Information et de la Communication (SIC). Tout d'abord, il s'inscrit pleinement dans les études radiophoniques et plus spécifiquement dans le prolongement des nombreux travaux existant en français, mais également en anglais et en espagnol, sur les publics radiophoniques. Le projet se place plus généralement à la suite des recherches qui, en SIC, s'intéressent aux pratiques médiatiques des publics (cinéma, radio, télévision, presse écrite). En partant de l'interrogation d'Elihu Katz (1974), et des tenants des *Uses and gratifications*, à savoir : « que font les gens des médias ? », elles tournent le dos aux théories des effets, sous l'instigation notamment de l'École de Constance et de Michel de Certeau (1990), pour mieux ouvrir les bras aux approches des usages et des appropriations. Les apports de la Sociologie sont sollicités car les SIC n'ont pas produit de théories fondamentales permettant d'appréhender la question du lien social et donc le concept de communauté. La communication des organisations est aussi source d'inspiration pour l'analyse des concepts d'engagement et de participation. En investissant les champs de la sociologie du changement et de l'action collective, de l'anthropologie de la communication et de la psychologie sociale, ce sous-champ disciplinaire des SIC renouvelle la compréhension de la communication intragroupale et de la participation. Je convoque également les travaux qui, dans le champ de la psychologie sociale, proposent une théorie de la genèse de l'engagement et ceux qui permettent de théoriser la question de la persévérance dans un cours d'action tout en déplaçant la relation entre action et significations. Si le niveau d'engagement peut être fortement fonction du niveau d'intérêt pour l'objet de l'engagement, sa durée obéit à une multitude de facteurs dont le facteur psychologique du sens que l'on donne à l'engagement et au niveau de persévérance. Enfin, pour analyser le fonctionnement de ces groupes, j'ai bien évidemment eu recours à l'anthropologie de la communication avec notamment le paradigme de l'interactionnisme symbolique et au constructivisme d'inspiration psychopédagogique. Mais j'ai emprunté par ailleurs des cadres aux Sciences de gestion et aux recherches en ressources humaines. Ce fut utile pour comprendre le lien entre la motivation, l'engagement et la durée de l'action militante.

L'analyse combine plusieurs données récoltées à des moments différents. Une partie est ainsi nourrie de la grande quantité d'informations rassemblées entre 2004 et 2007. Mais la majeure partie rassemble des informations issues de plusieurs terrains effectués après 2007, notamment entre 2009 et 2016. De nature ethnographique, ils ont donné la primauté aux faits et actions en situation réelle. J'ai pu m'investir dans la participation expérientielle à des univers spécifiques, notamment aux côtés des jeunes militants. L'immersion dans le contexte étudié m'a ainsi permis d'observer le comportement des auditeurs fidèles en temps réel. Le pari était d'éviter de leur demander d'imaginer ou de se rappeler leurs comportements.